

louise
doughty

quai
numéro 7



traduit de l'anglais
par Élodie Leplat

 christian
bourgeois
éditeur

LOUISE DOUGHTY / QUAI NUMÉRO 7

Il est quatre heures du matin dans la gare de Peterborough, en Angleterre. Un renard solitaire trotte sur les voies tandis que le silence est parfois rompu par le lent crissement d'un train de marchandises. Un homme se croyant seul se dirige vers une partie isolée de la gare, au bord du quai numéro 7, et se jette sur les rails. Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'il est observé par Lisa Evans, ou plutôt par son fantôme : elle aussi est décédée au même endroit, dix-huit mois plus tôt.

Deux décès en dix-huit mois : pourraient-ils être liés ? Personne n'est plus désespéré de comprendre ce qui les relie que Lisa Evans elle-même. Après tout, elle a été la première des deux à mourir. Et elle est bien décidée à comprendre ce qui a poussé cet inconnu à commettre l'irréparable.

Quai numéro 7 décrit la mécanique implacable qui peut faire basculer les vies dans la tragédie, et transformer l'amour en une relation d'emprise et de manipulation. Louise Doughty explore les zones d'ombre présentes au cœur de nos vies.

Louise Doughty est romancière, dramaturge et critique littéraire. Elle a publié plusieurs romans avec succès. *Je trouverai ce que tu aimes* (Belfond, 2010), a reçu un très bel accueil et a figuré dans les sélections du Costa Book Award, de l'Orange Prize et du London Book Award. *Portrait d'une femme sous influence* (Belfond, 2013) a été adapté en 2017 en série télévisée. Elle fut également jurée du Prix Booker en 2008.

Traduit de l'anglais par Élodie Leplat.

« Une histoire de violence psychologique et de contrôle effroyablement plausible... un roman profondément émouvant. »
The Observer

QUAI NUMÉRO 7

LOUISE DOUGHTY

QUAI NUMÉRO 7

Traduction de l'anglais
par Élodie LEPLAT

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original:
Platform Seven

All rights reserved
© Louise Doughty, 2019

© Christian Bourgois éditeur, 2021,
pour la traduction française

ISBN: 9782267032475

Pour Andrea Levy

Ton corps est une étoile
Elle perce jusque mes pensées;
Mais les étoiles ne sont pas si lointaines,
On peut les capturer –
Et les flaques sont leurs chaînes.

«Chanson», Isaac Rosenberg¹

1. Tous les poèmes d'Isaac Rosenberg cités dans le roman ont été traduits en français par Sarah Montin. La traduction de celui-ci est inédite. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Sommaire

PREMIÈRE PARTIE.....	13
DEUXIÈME PARTIE.....	53
TROISIÈME PARTIE	83
QUATRIÈME PARTIE.....	119
CINQUIÈME PARTIE	189
SIXIÈME PARTIE.....	253
SEPTIÈME PARTIE	295
<i>Remerciements</i>	381

PREMIÈRE PARTIE

1

Il est quatre heures du matin. La gare est vide mais je ne suis pas seul. Je ne suis jamais seul.

Il y a les autres, et maintenant il y a cet homme.

Personne ne l'a encore vu, à part moi.

Il fait noir à cette heure-là, mais l'éclairage de sécurité projette une lueur blanche austère sur les sept quais. De temps à autre, le passage d'un train de marchandises emplît l'air d'un lent grondement crissant, puis le calme reprend ses droits, seule la prise de bec d'un couple de pigeons sur le quai numéro cinq brise le silence.

Sur le ballast entre les quais deux et trois, un renard solitaire, menu et soyeux, trotte le long des rails. Il s'arrête, relève le museau pour renifler l'air glacial avant de bondir sans effort sur le quai numéro deux. Comme il passe sous un faisceau lumineux, des reflets châtain éclairent brièvement sa fourrure, puis il disparaît dans l'obscurité.

Deux agents d'entretien passent de quai en quai vêtus d'un pantalon et d'une veste orange vif afin de s'assurer que tout est en ordre avant l'arrivée des premiers voyageurs. Dans le bureau du chef d'équipe de service, le responsable du service clients et un agent de sécurité sirotent du thé tout en regardant les écrans de contrôle. La gare de Peterborough a beau être vide la nuit, elle ne dort jamais, pas vraiment. Le dernier train à destination de Londres part seulement à 23 h 47, en revanche pour se rendre à Édimbourg, il faut avoir quitté les lieux à bord du train de 20 h 16. Vers l'Est, il y a le train de 21 h 18 pour Stansted et vers l'Ouest celui de 21 h 59 pour Birmingham. La gare de Peterborough est tapie au milieu de l'Angleterre comme une

araignée au centre de sa toile et, comme une araignée, elle est toujours prompte au mouvement, même quand elle nous semble recroquevil-lée, immobile.

Le premier train à destination de Londres part à 3 h 25, si bien que la gare n'est fermée au public qu'un peu plus de trois heures. L'adjoint au service clients part après le dernier train, mais le responsable est de permanence toute la nuit. Souvent, un train de fret s'arrête quai numéro sept de façon à opérer un changement de conducteur : il y a un dépôt à l'arrière de la gare. Les marchandises circulent à n'importe quelle heure, bien sûr.

L'agent de sécurité en service cette nuit-là s'appelle Dalmar. Dalmar prend son travail très au sérieux. Si sa tâche principale consiste à être à la disposition du responsable du service clients, il lui incombe également de s'assurer toutes les deux heures qu'il n'y a pas d'objets suspects dans la gare : sur chacun des sept quais, dans les salles d'attente, les toilettes. Dalmar n'a jamais rien trouvé de suspect mais il prend à cœur le principe du BAD (Banal? Apparent? Dissimulé?). Dalmar est originaire de Somalie, le Royaume-Uni lui a donné l'asile douze ans plus tôt, et ses rêves sont hantés par les bombes qu'il ne trouvera jamais. Il est fier qu'une partie de sa tâche consiste à protéger la population britannique des engins explosifs, même si la population britannique pense sans doute que c'est lui le plus susceptible de les poser. Parfois il aimerait en découvrir un afin de justifier son asile, mais cette pensée est si atroce qu'il n'arrive pas à se l'avouer. Les conséquences s'il y avait bel et bien un engin explosif et qu'il ne le trouvait pas sont trop épouvantables à imaginer. Redouter et désirer la même chose : cela fait-il de lui quelqu'un de profondément malchanceux, ou le plus fortuné des hommes, le plus vivant ?

Cette nuit-là, Dalmar est d'humeur optimiste. Il vient de terminer sa ronde, a coché toutes les zones sur la feuille et suspendu l'écritoire à pince à son crochet dans le bureau du chef d'équipe de service quai numéro un. À présent il bavarde avec le responsable du service clients de permanence cette nuit : un type courtaud et jovial prénommé Tom. Dalmar se demande s'il devrait postuler pour se former au service à la clientèle. S'il parlait déjà très bien anglais avant de quitter son pays, il est maintenant parfaitement bilingue, mais toujours aussi timide. Tom l'encourage dans sa démarche. « Commence à bord, Dalmar, lui

conseille-t-il, le mieux c'est de commencer à bord, y a beaucoup plus de trucs à faire. Tu restes cinq ans, et après tu passes en gare. Tu touches un bon salaire, c'est un bon deal.»

Tout en parlant, Tom et Dalmar boivent du thé dans des mugs gigantesques. De temps en temps, instinctivement à tour de rôle, ils jettent un œil aux écrans de contrôle, le nouveau système de télésurveillance qui couvre neuf zones différentes de la gare à n'importe quel moment, et dont les images sont diffusées en couleur et haute définition sur un grand écran plat. Tom s'intéresse tout particulièrement au parking à vélos : le taux de vol augmente toujours durant les deux mois qui précèdent Noël. Tom étant lui-même cycliste, il compatit avec les propriétaires. Il n'y a rien qu'il aime plus que jaillir de son bureau pour surprendre quelqu'un en train de briser un antivol avec un coupe-boulons, même s'il pourrait fort bien se contenter d'alerter les bureaux de la police des transports britannique de l'autre côté de la rue et les laisser s'en occuper.

Cela dit cette nuit, c'est calme : pas de vol de vélo, pas encore de saouards – on n'est que mardi. Généralement les saouards n'arrivent pas avant jeudi : ils viennent prendre les premiers trains qui les ramèneront à la maison. Ils arrivent seuls ou par deux, hommes et femmes, tremblants dans leurs habits trop chiches, tout droits sortis des boîtes de nuit les plus branchées de Peterborough. Ils chancellent sur les quais bras dessus bras dessous, ou se poussent du coude. Puis, inévitablement, de but en blanc l'un d'eux se plie en épingle à cheveux et vomit des flaques qui éclaboussent tout le quai. Ça, Dieu merci, c'est le problème des agents d'entretien, bien qu'il soit déjà arrivé à Tom de pelleter la neige et de répandre de la pouzzolane en hiver. Lorsqu'une tempête de neige s'abat le matin juste avant l'heure de pointe, il n'a pas le choix. Selon lui, un toit ne serait vraiment pas du luxe au-dessus de la gare de Peterborough.

Quand ce ne sont pas les saouards, ce sont les malades mentaux. Récemment il y a eu quelques incidents avec une femme d'une quarantaine d'années connue des services de la police des transports, une furie insomniaque qui arpente la gare dès l'ouverture et harcèle les voyageurs matinaux. Vêtue d'une longue chemise de nuit, d'un manteau marron et de bottes en caoutchouc, elle se balade en se tapotant les lèvres avec deux doigts – *file-moi une clope* –, geste caractéristique qui, étant donné qu'il est strictement interdit de fumer dans une gare

ferroviaire depuis 2007, est quelque peu futile. De temps à autre, un sans-abri saute par-dessus la barrière de sécurité – il n'est pas difficile d'entrer ici par effraction – mais en général Tom surprend leur silhouette en mouvement sur les écrans de contrôle avant que leurs pieds ne touchent le quai, alors il sort et leur crie d'emprunter la sortie de devant, sous peine qu'il appelle la police. Il n'y a jamais aucun problème. Quand il fait vraiment un froid polaire, il est déjà arrivé à Tom d'ignorer ce qu'il aperçoit sur les écrans de contrôle – tant que c'est une silhouette qu'il reconnaît – et de laisser la personne se réfugier un moment dans une salle d'attente, le temps que l'agent de sécurité la découvre. Il sait qu'il ne devrait pas, mais certaines nuits, il n'a tout simplement pas le cœur.

Cette nuit cependant, rien de tout ça ne se produit. Cette nuit, le silence règne. La seule chose intéressante sur les écrans est le renard, qui parcourt la gare en quête d'une poubelle susceptible de contenir un reste de nourriture, disparaissant du coin d'un écran pour réapparaître comme par magie dans un autre.

Tom et Dalmar, plongés dans une discussion au sujet de l'évolution de la carrière de Dalmar, ne regardent les moniteurs que de temps à autre – si bien qu'ils ne voient pas le renard et qu'ils ne voient pas l'homme. Il n'y a que moi, qui pour tuer l'ennui rôde autour du bureau et espionne leur conversation, que moi qui vois l'homme pénétrer dans la gare et se diriger vers les escaliers d'accès à la passerelle couverte qui enjambe les rails. Je sais tout de suite où il se rend. Il va au quai numéro sept.

Le quai numéro sept est nouveau. Il a été construit il y a quatre ans, apparemment – le personnel parle encore des perturbations occasionnées par les travaux. On aurait pu croire la gare de Peterborough déjà bien assez grande, mais non, voilà qu'on l'agrandit, qu'on construit deux quais supplémentaires à l'endroit où passait l'ancienne ligne de fret et où étaient entassés les déchets charbonneux à côté des voies de garage. C'est la partie de la gare la plus éloignée de l'entrée, du bureau du chef d'équipe de service et du Point Accueil. Cet homme ne connaît peut-être pas les noms de ces différentes parties du système administratif de la gare, en revanche il doit savoir qu'on ne peut pas faire plus éloigné de n'importe quel employé que le quai numéro sept. L'entrée principale ouvre à trois heures du matin pour les passagers

qui montent dans le premier train en direction du sud, mais seule une poignée d'âmes le prend, en grande partie du personnel de bord qui va au travail, et il part du quai numéro un. À cette heure-là, personne n'a aucune raison légitime de se trouver à proximité du quai numéro sept. Où le premier train de voyageurs est celui de 6 h 10 à destination de Birmingham New Street. Si c'est celui-là qu'il attend, il est horriblement en avance.

Je le trouve assis sur le banc métallique installé aux trois quarts du quai, le banc le plus éloigné, au pied de la rampe d'accès, l'endroit le plus tranquille de toute la gare. Il ne se trouve sur le chemin de rien d'autre, on ne va là que si on veut être là, ou carrément nulle part.

L'homme a une soixantaine d'années, il est grand, charpenté : je le vois même s'il est assis. J'ai développé un certain talent pour jauger le physique des gens, soupeser et mesurer leur corps de mon regard nonchalant. Il porte une épaisse veste de travail bleu marine démodée, avec une bande en cuir sur les épaules. Jamais tout à fait aussi chaudes qu'elles devraient l'être, ces vestes, et à voir sa façon de se recroqueviller, on a l'impression qu'elle lui pend lourdement sur les épaules, comme si elle représentait tout ce qui lui pèse dans la vie.

En même temps, pourquoi diable aurait-on l'air guilleret assis sur un banc métallique tout au bout du quai numéro sept de la gare de Peterborough, par une nuit de novembre glaciale et noire comme la suie ?

Je l'observe un moment. Il est parfaitement immobile, sur son banc, face aux rails. Il porte un bonnet en laine noire enfoncé sur les oreilles et une écharpe vert aquarium lui recouvre la partie inférieure du visage. Il a les épaules levées, les mains plongées dans les poches de sorte que ses coudes forment deux angles saillants de part et d'autre. Ça ne saute pas toujours aux yeux, vous savez. On pourrait croire, depuis ma perspective élevée, que je serais capable de les repérer à trois kilomètres. Pas nécessairement : les gares attirent toutes sortes de gens. À l'instar des salles d'attente des hôpitaux et des agences pour l'emploi, elles constituent l'un des rares endroits où l'on peut rester assis des heures entières sans que personne ne nous demande de partir. Tout le monde attend quelque chose dans un lieu pareil : ce quelque chose arrive, ce quelque chose repart – flux et reflux, pourquoi irait-on remarquer une personne solitaire sur un banc ? Parfois ils ont un sac à leurs pieds ;

parfois ils jouent sur leur téléphone. Le fait que celui-ci n'ait ni sac ni téléphone me confère la quasi-certitude de ce qu'il mijote.

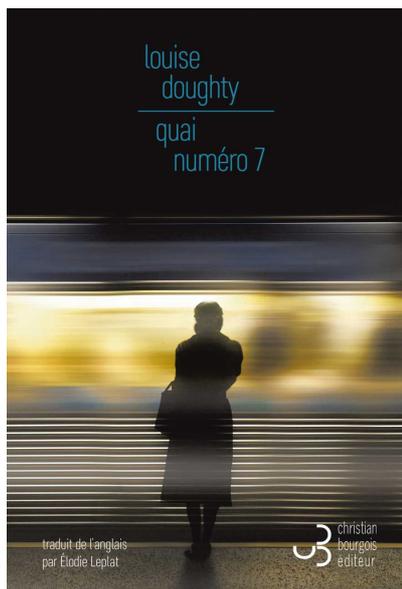
Même lorsque je me place en face de lui, je distingue à peine son visage, juste la portion visible entre le haut de l'écharpe et le bas du bonnet. Il a un nez bulbeux avec de larges pores et des yeux aqueux. Il regarde droit devant lui, sans la moindre expression – mais ce qui ressemble à de la détresse ou à de la distraction pourrait être une simple réaction physique au froid. Je l'observe quelques minutes. Il n'y a aucun changement dans son attitude. Son regard est parfaitement vide – c'est pour ça que j'en ai la certitude, et cette certitude, c'est du plomb.

Je jette un œil autour de moi. Tom et Dalmar vont le repérer, ou peut-être l'un des agents d'entretien. Maintenant que je me suis rendu compte de ce qu'il est, j'ai l'impression qu'il se voit comme le nez au milieu de la figure.

Mais celui-ci est intelligent, stratégique. Il a choisi le quai numéro sept. Il n'y a pas de café sur ce quai – le chariot à boissons n'arrivera pas avant deux heures dans la salle d'attente et quand bien même, le banc qu'il a choisi est caché par la paroi non vitrée de la salle. Je me demande s'il le sait, s'il a mené des recherches, voire effectué un tour de reconnaissance. Le quai numéro sept baille, vide. Les logements sociaux qui lui font face, de l'autre côté du terrain vague et de la casse, ont les rideaux tirés, les lumières éteintes. À côté se trouve la cour gigantesque du supermarché de voitures d'occasion, mais les grilles de l'entrepôt sont baissées: c'est le milieu de la nuit. Il n'y a personne alentour; personne n'a la moindre raison de le voir. Ce banc froid, ce quai, ils sont tout à lui. Il n'est pas la première personne à penser ça.

Il y a une caméra de surveillance fixée au mur de la rampe d'accès à l'extrémité du quai, à côté du feu de signalisation rouge, elle est braquée droit sur le banc où l'homme est assis. Je vérifie que le voyant est allumé: oui, elle fonctionne, mais peut-être que Tom et Dalmar sont toujours en pleine conversation ou peut-être que Dalmar entame un autre tour de garde et que Tom joue à Motus sur son portable. Il fait ça parfois, quand Dalmar effectue sa patrouille. Savoir Dalmar si consciencieux le berce d'un sentiment de sécurité trompeur.

Je dévisage l'homme: toujours ce même regard aqueux qui ne cille pas. *Regarde autour de toi*, dis-je intérieurement, *lève les yeux. Concentre-toi*. Ainsi, tu verras l'oisillon perché sur le toit du bâtiment



Quai numéro 7 Louise Doughty

Cette édition électronique du livre
Quai numéro 7 de Louise Doughty
a été réalisée le 19 avril 2021
par Christian Bourgois éditeur.
Elle repose sur l'édition papier du même
ouvrage, ISBN : 9782267032611
ISBN PDF : 9782267032475
Numéro d'édition : 2470